

des hommes; et c'est une certaine considération que l'on a pour nous pour quelque bien éclatant qu'on y voit, ou qu'on y présume. Voilà l'honneur défini; il nous sera aisé de le diviser: et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que souvent même nous le mettons dans des choses tout à fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons l'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur, parce que notre jugement est faible. Nous le mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous couronnons, parce que notre jugement est corrompu. Et aussi parce que notre jugement n'est ni tout à fait affaibli, ni tout à fait dépravé, nous mettons dans des choses bonnes, par exemple dans la vertu, une grande partie de l'honneur. Mais néanmoins cette faiblesse et cette corruption font que nous tombons dans une autre faute, qui est celle de nous les attribuer, et de ne pas les rapporter à Dieu qui est l'auteur de tout bien. Il faut donc que nous apprenions aujourd'hui, et, mes frères, que nous apprenions par l'exemple de saint Jean-Baptiste, à chercher du prix et de la valeur dans les choses que nous estimons; par là toutes les vanités seront décriées: à y chercher beaucoup davantage la vérité et la droiture; et par là tous les vices perdront leur crédit: enfin à y chercher l'ordre nécessaire; et par là les biens véritables, c'est-à-dire, les vertus seront honorées comme elles doivent être seules, mais d'un honneur rapporté à Dieu qui est leur premier principe. Et c'est le sujet de ce discours.

Les caractères de l'humilité en saint Jean-Baptiste: description de sa naissance, de ses austérités, de sa vie: si grand, que pris pour le Christ. Éclat de sa naissance sacerdotale: Jésus-Christ, charpentier. Légation honorable: des prêtres et des lévites, les premiers en dignité; pharisiens, les premiers en doctrine. On s'en rapporte à lui-même. *Tu quis es? Quid dicis de teipso?* « Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-même? » C'était une belle ouverture à l'orgueil. Tout le monde est préoccupé en sa faveur, et il ne lui coûtera qu'un aveu pour être honoré comme le Messie; mais il n'aurait garde d'acheter le plus grand honneur du monde par une mauvaise action.

Premier caractère d'humilité: Non-seulement [de] ne rechercher pas, mais de rejeter les louanges quand elles viennent d'elles-mêmes.

Second caractère: Refuser constamment les fausses louanges: *Non sum ego Christus*<sup>2</sup>: « Je ne suis pas le Christ. »

<sup>1</sup> Joan. 1, 19, 22.

<sup>2</sup> Ibid. 20.

Troisième caractère: Les véritables et les vrais talents pris non du côté le plus éclatant, mais du côté le plus bas. Il était Élie; Jésus-Christ l'a dit: il était prophète, et plus que prophète<sup>1</sup>; le même Jésus-Christ. Il n'est pas Élie en personne, il n'est pas prophète selon la notion commune, prédisant l'avenir, mais montrant Jésus-Christ présent: il dit absolument qu'il ne l'est pas; du côté le moins favorable.

Quatrième caractère: Ne dire pas seulement de soi ce qui est humiliant, mais l'inculquer: ce qui est marqué par ces paroles<sup>2</sup>: *Et confessus est, et non negavit, et confessus est*: « Et il le confessa et ne le nia pas, et il le confessa. »

Cinquième caractère: Exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en faisant voir qu'on ne l'a pas de soi-même, et que de soi-même on n'est rien. Qui êtes-vous? Je suis une voix. Quoi de moins subsistant et de plus rien qu'une voix, un son, un air frappé? Je parle, je cesse; en un instant tout est dissipé. Il ne dit pas, Je suis celui qui crie; mais, Je suis la voix de celui [qui crie]: un autre parle en moi. La voix ne subsiste que par celui qui parle. Je cesse de vouloir parler, la voix cesse en un instant; il n'en reste rien. Rien de plus dépendant d'autrui que la voix.

Sixième caractère: Autre manière d'exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en se comparant à quelque chose de plus grand, comme saint Jean à Jésus-Christ: *Ego baptizo in aqua; medius vestrum stetit*<sup>3</sup>: *ille est qui baptizat in Spiritu sancto et igni*<sup>4</sup>: *ante me factus est, quia prior me erat*<sup>5</sup>: « Moi je baptise dans l'eau: il y a quelqu'un au milieu de vous; c'est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit et le feu: il a été fait avant moi, parce qu'il était avant moi. » Dans cette comparaison, qui ose se réputer quelque chose, surtout si celui qui est si grand, et à qui il se compare, a été dans l'abjection comme Jésus-Christ? *Medius vestrum*: « Parmi vous. » Nulle distinction: *Quem vos nescitis*: « Que vous ne connaissez pas. » Qui ose vouloir se signaler et se distinguer, quand Jésus-Christ [est] inconnu?

Voilà comme il s'abaisse: pas digne des courroies de Jésus-Christ: lui, au-dessous des pieds, et Jésus-Christ le met à la tête.

Je viens ensuite à l'explication du culte de la messe: les préparations du sacrifice: *Parate viam Domini*<sup>6</sup>: « Préparez la voie du Seigneur. »

<sup>1</sup> Matth. xi, 9, 14.

<sup>2</sup> Joan. i, 19.

<sup>3</sup> Ibid. 1, 26.

<sup>4</sup> Matth. iii, 11.

<sup>5</sup> Joan. i, 30.

<sup>6</sup> Matth. iii, 3.

## SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'ÂVENT,  
SUR LA VÉRITABLE CONVERSION.

Nécessité de la solitude, pour parvenir à une solide conversion: caractère d'un vrai pénitent: remèdes propres à sa guérison: combien difficile le changement des inclinations d'un pécheur d'habitude, quelle doit être son épreuve, quelles dispositions lui sont nécessaires pour être réconcilié avec Dieu.

Ego vox clamantis in deserto.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. Joan. i, 23.

Les hommes, dont la passion a corrompu le jugement, ne savent pas suivre les traces de la vérité, ne s'accordent ni avec elle ni avec eux-mêmes; et la lumière elle-même les confond et les égare. La vie étonnante de saint Jean-Baptiste cause une telle admiration au conseil des Juifs qui était à Jérusalem, qu'ils envoient dans notre Évangile une solennelle députation pour lui demander s'il n'est point Élie, s'il n'est point ce grand prophète promis par Moïse; enfin s'il n'est point le Christ. Jean, cet humble et fidèle ami de l'Époux, qui ne songe plus qu'à décroître et à s'abaisser aussitôt que Jésus-Christ veut paraître, pour lui donner la gloire qui lui est due, se sert de cette occasion pour découvrir aux Juifs ce divin Sauveur qui était au milieu d'eux sans qu'ils voulassent le connaître. Mais de quelle erreur ne sont point capables des hommes préoccupés, et dont le sens est dépravé! Ils s'adressent à saint Jean-Baptiste pour apprendre de lui-même quel il est, et le consultent sur ce qui le touche, tant il leur paraît digne d'être cru, et ils le jugent tout ensemble si peu digne de créance, qu'ils rejettent le témoignage sincère qu'il rend à un autre. Ils ont conçu une si haute estime de sa personne, qu'ils le prennent pour un prophète, et doutent même s'il n'est point le Christ; et en même temps ils font si peu d'estime de son jugement, qu'ils ne veulent pas reconnaître le Christ qu'il leur montre: tant il est vrai, chrétiens, qu'il n'y a point de contradiction ni d'extravagance où ne tombent ceux que leur présomption aveugle, et qui osent mêler leurs propres pensées aux lumières que Dieu leur présente.

Allons, mes frères, à saint Jean-Baptiste dans un esprit opposé à celui des Juifs, puisque l'Église nous fait entendre ses divines prédications pour préparer les voies au Sauveur naissant, et lui fait faire par ce moyen encore une fois son office de précurseur. Écoutons attentivement cette voix qui nous doit conduire à la parole éternelle. Mais pour nous rendre capables de profiter de ses ins-

tructions, prions la très-sainte Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus à la voix de saint Jean-Baptiste comme Jean-Baptiste fut ému lui-même à la voix de cette Vierge bénite, lorsqu'elle alla lui porter jusque dans les entrailles de sa mère une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude. *Ave.*

Vous venez entendre aujourd'hui un grand et excellent prédicateur, c'est le célèbre Jean-Baptiste, flambeau devant la lumière, voix devant la parole, ange devant l'ange du grand conseil, médiateur devant le médiateur, c'est-à-dire, médiateur entre la loi et l'Évangile, précurseur de celui qui le devance; dont la main, qui s'estime indigne d'approcher seulement des pieds de Jésus, est élevée même dessus sa tête; qui baptise au dehors celui qui le baptise au dedans, et répand de l'eau sur la tête de celui qui répand le feu et le Saint-Esprit dans les cœurs. Voilà, mes frères, le prédicateur qui demande votre audience. Il a raison de dire en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui; sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poil de chameau qui couvre son corps, et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs; « Il faudrait que tout fût parlant et résonnant en eux: » *Totum se vocalem debet verbi nuntius exhibere*, comme disait cet ancien Père. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant, on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix; mais une voix que Dieu fait entendre aux mortels pour leur inspirer une crainte salutaire. Au bruit de cette voix, non-seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu qui les pressent et qui les poursuivent. « Race de vipères qui vous avertis de fuir la colère à venir? »

Il a donc raison de dire qu'il n'est point ce que les Juifs ont pensé. Il n'est point le prophète, il n'est point le Christ, il n'est point Élie. Il est une voix, il est un cri, qui avertit les pécheurs de leur ruine prochaine et inévitable, s'ils ne font bientôt pénitence. Prêtons, mes frères, l'oreille attentive à ce divin prédicateur, prophète et plus que prophète. Oui; puisqu'il est tout voix

<sup>1</sup> Matth. iii, 7.

pour nous parler, soyons tout oreilles pour l'entendre. « Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur ; redressez dans la solitude les sentiers de notre Dieu : » *Vox clamantis in deserto: Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.* Écoutez donc la voix qui nous parle, laissons-nous frapper distinctement par tous ses sons : voyons tout le mystère de la pénitence, tout l'ordre de l'expiation des crimes, toute la méthode pour les traiter et pour les guérir. Telle est la voix qui nous parle; il reste que nous entendions ce que c'est que ce désert où elle crie, quelle préparation elle nous demande, quelle droiture elle nous prescrit. Voilà sans détour et sans circuit le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

## PREMIER POINT.

La voix qui nous invite à la pénitence se plaît à se faire entendre dans le désert. Il faut quitter le grand monde et les compagnies; il faut aimer la retraite, le silence et la solitude, pour écouter cette voix qui ne veut point être étourdie par le bruit et le tumulte des hommes.

La première chose que Dieu fait quand il veut toucher un homme du monde, c'est de le tirer à part pour lui parler en secret. « J'ai trouvé, » dit-il, cette âme mondaine avec tous les ornements de sa vanité : » *Ornabatur in aure sua et monili suo.* Elle ne songeait qu'à plaire au monde, à voir et à être vue; « Elle courait comme une insensée après ses amants, après ceux qui flattaient ses mauvais desirs, et elle m'oubliait, dit le Seigneur : » *Et ibat post amatores suos, et obliviscatur mei, dicit Dominus.* « Et moi je commencerai de l'allaiter; » je lui ferai ressentir une goutte des douceurs célestes : « Je l'attirerai à la solitude, et je parlerai à son cœur : » *Propter hoc, ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* Je lui dirai des paroles de consolation et d'instruction divine.

Et certes nous errons dans le principe, si nous croyons que l'esprit de componction et de pénitence puisse subsister dans ce commerce éternel du monde, auquel nous abandonnons toute notre vie. Un pénitent est un homme pensif et attentif à son âme : *Cogitabo pro peccato meo*<sup>1</sup> : « Mon péché occupe toutes mes pensées. » Un pénitent est un homme dégoûté et de lui-même et du monde : *Dormitavit anima mea præ tædio*<sup>2</sup> : « Mon âme languit d'ennui. » Un pénitent

<sup>1</sup> Os. II, 13.<sup>2</sup> Ibid. 14.<sup>3</sup> Ps. XXXVII, 19.<sup>4</sup> Ibid. CXVIII, 28.

est un homme qui veut soupirer, s'affliger, qui veut gémir : *Laboravi in gemitu meo*<sup>1</sup> : « J'ai été pressé par mes sanglots. » Un tel homme veut être seul, veut avoir des heures particulières; le monde l'importune et lui est à charge.

Je vous étonnerais, mes frères, si je vous racontais les lois de l'ancienne pénitence. On tirait le soldat de la milice, le marchand du négoce, tout chrétien pénitent des emplois du siècle. Ils priaient, ils méditaient nuit et jour; ils regrettaient sans cesse le bien qu'ils avaient perdu. Ils n'étaient ni des fêtes, ni des jeux, ni des affaires du monde. Ils se nourrissaient dans leurs maisons du pain de larmes. Ils ne sortaient en public que pour aller se confondre à la face de l'Église, et implorer aux pieds de leurs frères le secours de leurs prières charitables; tant ils estimaient la retraite et la solitude nécessaires.

Qu'est-ce en effet qui nous a poussés dans ces prodigieux égarements? qu'est-ce qui nous a fait oublier et Dieu et nous-mêmes, si ce n'est qu'étourdis par le bruit du monde, nous n'avons pas même connu nos excès? Notre conscience, témoin véritable, ami fidèle et incorruptible, n'a jamais le loisir de nous parler; et toutes nos heures sont si occupées, qu'il ne reste plus de temps pour cette audience. Et cependant il est véritable que qui ôte à l'esprit la réflexion, lui ôte toute sa force. Car il y a cette différence entre la raison et les sens, que les sens font d'abord leur impression; leur opération est prompte, leur attaque brusque et surprenante; au contraire la raison a besoin de temps pour ramasser ses forces, pour ordonner ses principes, pour appuyer ses conséquences, pour affermir ses résolutions; tellement qu'elle est entraînée par les objets qui se présentent, et emportée, pour ainsi dire, par le premier vent, si elle ne se donne à elle-même par son attention un certain poids, une certaine consistance, un certain arrêt : *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos*<sup>2</sup> : « Nos iniquités nous ont emportés comme un vent. » Ce vent ne manquera jamais de nous emporter, si notre âme ne se roidit, et ne s'affermir elle-même par une attention actuelle. Si donc on lui ôte la réflexion, on lui ôte toute sa force, on la laisse découverte et à l'abandon pour être la proie du premier venu. C'est, mes frères, ce que fait le monde : il sait remuer si puissamment je ne sais quoi d'inquiet et d'impatient que nous avons dans le fond du cœur, qu'il nous tient toujours en mouvement. Toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; en sorte qu'on n'est

<sup>1</sup> Ps. VI, 6.<sup>2</sup> Is. LXIV, 6.

jamais un moment à soi : et qui n'est pas à soi-même, de qui ne devient-il pas le captif?

Hommes errants, hommes vagabonds, déserteurs de votre âme et fugitifs de vous-mêmes, « prévaricateurs, retournez au cœur : » *Redite, prævaricatores, ad cor*<sup>1</sup>. Commencez à réfléchir, et à entendre la voix qui vous rappelle au dedans. Si vous vous êtes perdus par cette prodigieuse dissipation, il faut qu'un recueillement salutaire commence votre guérison. Une partie de votre mal consiste dans un certain étourdissement que le bruit du monde a causé, et dont votre tête est tout ébranlée; il faut vous mettre à l'écart, il faut vous donner du repos. Voici le médecin qui vous dit lui-même, par la bouche de son prophète. *Si revertamini et quiescatis, salvi eritis : in silentio et in spe erit fortitudo vestra*<sup>2</sup> : « Si vous sortez de ce grand tumulte et que vous preniez du repos, vous serez sauvés; et en gardant le silence vos forces commenceront de se rétablir. »

Le docte saint Jean-Chrysostôme<sup>3</sup> a renfermé en un petit mot une sentence remarquable, quand il a dit que pour former les mœurs, et peut-être en pourrions-nous dire autant de l'esprit, il faut désapprendre tous les jours. En effet, mille faux préjugés nous ont gâté l'esprit et corrompu le jugement; et la source de ce désordre, c'est qu'aus-sitôt que nous avons commencé d'avoir quelque connaissance, le monde a entrepris de nous enseigner, a joint aux tromperies de nos sens celles de l'opinion et de la coutume. C'est de là que nous avons tirées belles leçons, qu'il faut tout mesurer à notre intérêt, que la véritable habileté c'est de faire tout servir à notre fortune qu'il faut venger les affronts. Endurer, c'est s'attirer de nouvelles insultes; cette grande modération, c'est la vertu des esprits vulgaires; la patience est le partage des faibles et la triste consolation de ceux qui ne peuvent rien : dans une vie si courte et si malheureuse que la nôtre, c'est folie de refuser le peu de plaisir que la nature nous donne. Voilà les grandes leçons que nous apprenons tous les jours dans les compagnies; si bien que tous les préceptes de Dieu et de la raison demeurent ensevelis sous les maximes du monde.

Après cela, mes frères, vous comprenez aisément la nécessité de désapprendre; mais certes, pour oublier de telles leçons, il faut quitter l'école et le maître. Car considérez, je vous prie, de quelle sorte le monde vous persuade. Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser : il a sa mé-

thode particulière et de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion, que par une instruction expresse et formelle. Oui certes, autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Nos ennemis par leurs menaces, nos amis par leurs bons offices concourent également à nous donner de fausses idées des biens et des maux. Tout ce qui se dit dans les compagnies, et l'air même qu'on y respire, n'imprime que plaisir et que vanité. Ainsi nous n'avons rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Tout nous gâte, tout nous séduit : et le grand malheur de la vie humaine, c'est que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres; si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, excite notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos erreurs et nos folies, l'esprit se corrompt tout à fait; et si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : Tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes : *Ipsūque aerem, scelestis vocibus constupratum*<sup>1</sup>.

Ne vous étonnez donc pas si je dis que le premier instinct que ressent un homme touché de Dieu est celui de se séquestrer du grand monde. La même voix qui nous appelle à la pénitence, nous appelle aussi au désert, c'est-à-dire, au silence, à la solitude et à la retraite. Écoutez ce saint pénitent : *Similis factus sum pellicano solitudinis, factus sum sicut nycticorax in domicilio; vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto*<sup>2</sup> : « Je suis, dit-il, devenu semblable au pélican des déserts et au hibou des lieux solitaires et ruinés : j'ai passé la nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau tout seul sur le toit d'une maison. » Au lieu de cet air toujours complaisant que le monde nous inspire, l'esprit de pénitence nous met dans le cœur je ne sais quoi de rude et de sauvage. Ce n'est plus cet homme doux et galant qui liait toutes les parties : ce n'est plus cette femme comode et complaisante, trop adroite médiatrice et

<sup>1</sup> Is. XLVI, 8.<sup>2</sup> Ibid. XXX, 15.<sup>3</sup> S. Chrys. Homil. XI, in Genes. t. IV, p. 86.<sup>1</sup> De Spect. n° 27.<sup>2</sup> Ps. CI, 7, 8.

amie trop officieuse, qui facilitait ces secrètes correspondances : ce ne sont plus ces expédients, ces ouvertures, ces facilités : on apprend un autre langage, on apprend à dire Non, à dire Je ne puis plus, à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus vivre comme les autres ni avec les autres ; on ne veut plus s'approcher : on ne veut plus plaire, on se déplaît à soi-même. Un pécheur qui commence à sentir son mal, est dégoûté tout ensemble et du monde qui l'a déçu, et de lui-même qui s'est laissé prendre à un appât si grossier. Il se souvient, hélas ! à combien de crimes il s'est engagé par ses malheureuses complaisances. Il ne songe plus qu'à se séparer de cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Un roi même, pénitent au milieu de sa cour et des affaires, entre dans cet esprit de solitude. Il se retire souvent dans son cabinet. Si les affaires du jour ne lui permettent pas d'être seul, il passe la nuit en veillant ; et dans ce temps de silence et de liberté il s'abandonne au secret désir qui le pousse à soupirer et à gémir. Loin du monde, loin des compagnies, il n'a plus que Dieu devant les yeux pour s'affliger en sa présence, pour lui dire du fond de son cœur : « J'ai péché contre vous et devant vous seul, » et je veux aussi m'affliger en votre seule présence : seul et invisible témoin de mes sanglots et de mes regrets, ah ! écoutez la voix de mes larmes : *Tibi soli peccavi*<sup>1</sup>.

Et certes si nous examinons attentivement pour quoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regrets, il nous sera aisé de comprendre que c'est pour nous affliger, non tant de nos malheurs, que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation : c'est une nécessité, on se résout. Mais il n'y a rien qui aigrisse tant nos douleurs, que lorsque notre malheur vient de notre faute. Ainsi ce sont nos péchés qui sont le véritable sujet de nos larmes ; et il ne se faudrait jamais consoler d'avoir commis tant de fautes, n'était qu'en les déplorant on les répare : et c'est une seconde raison pour laquelle les saints pénitents s'abandonnent à la douleur. Dans toutes nos autres pertes, les larmes et les regrets nous sont inutiles. Une personne qui vous était chère vous a été ravie par la mort ; pleurez jusqu'à la fin du monde, quelque effort que vous fassiez pour la rappeler, votre douleur impuissante ne la fera pas sortir du tombeau, et si vives que soient vos douleurs, elles ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais en déplorant vos péchés, vous les effacez par vos

<sup>1</sup> Ps. L, 6.

larmes ; en disant avec le prophète : « La couronne de notre tête est tombée ; malheur à nous, « car nous avons péché » ; nous remettons sur cette tête dépouillée de son ornement la même couronne de gloire. En déplorant l'audace insensée qui vous a fait violer la sainteté de votre baptême, vous vous en préparez un second. C'est ce qui porte un pénitent à pleurer sans fin, et à chercher le secret et la solitude pour s'abandonner tout entier à une douleur si juste et si salutaire.

Au reste ne croyez pas que je vous fasse ici des discours en l'air, ni que je vous prêche des regrets et des solitudes imaginaires. Toutes les histoires ecclésiastiques sont pleines de saints pénitents, qu'une douleur immense de leurs péchés a poussés dans les déserts les plus reculés ; qui ne pouvant plus supporter le monde, dont ils avaient suivi les attraites trompeurs, ont été enfin remplir les déserts de leurs pieux gémissements. Ils ne pouvaient se consoler d'avoir violé leur baptême, profané le corps de Jésus-Christ, outragé l'esprit de grâce, foulé aux pieds son sang précieux dont ils avaient été rachetés, crucifié leur Sauveur encore une fois. Ils reprochaient à leur âme, épouse infidèle, blanchie au sang de l'Agneau, qu'au milieu des bienfaits de son Époux, dans le lit même de son Époux, elle s'était abandonnée à son ennemi. Les jugements de Dieu [les pénétraient d'une sainte frayeur]. Ils versaient des ruisseaux de larmes. Ils ne pouvaient plus supporter le monde qui les avait abusés, ni ses fêtes, ni ses vanités, ni son triomphe qui détruit le règne de Dieu. Ils allaient chercher les lieux solitaires pour donner un cours plus libre à leur douleur : on les entendait non gémir, mais hurler et rugir dans les déserts : *Rugiebam*<sup>2</sup>. Je n'ajoute rien à l'histoire : il semblait qu'ils prenaient plaisir à ne voir plus que des objets qui eussent quelque chose d'affreux et de sauvage, et qui leur fussent comme une image de l'effroyable désolation où leurs péchés les avaient réduits.

L'épouse du saint cantique aime la campagne et la solitude : le tumulte des compagnies et la vue même des hommes la détourne et l'étourdit. Pourquoi ? parce qu'elle a le cœur touché. « Viens, « mon bien-aimé, dit l'épouse, sortons à la campagne ; allons demeurer aux champs : levons-nous du matin pour aller visiter nos vignes, pour voir si elles commencent à pousser leurs fleurs<sup>3</sup>. » Il n'y a aucune de ces paroles qui ne respire un air de solitude et les délices de la vie champêtre. L'amour, ennemi du tumulte et occupé de soi-même, cherche les lieux retirés, dont le silence

<sup>1</sup> Thren. x. 16.

<sup>2</sup> Ps. xxxvii, 3.

<sup>3</sup> Cant. vii, 11, 12.

et la solitude entretiennent son oisiveté toujours agissante. Amour innocent ; amour pénitent : délicieuses méditations de l'amour innocent. Dans le cantique, solitudes agréables et solitudes effroyables. L'amour pénitent, outré de douleur et inconsolable : l'épouse délicate, qui déplore ses honteuses infidélités. [L'Époux] appelle sa bien-aimée, non plus des jardins et des prairies, mais du milieu des rochers et des déserts les plus effroyables. « Lève-toi, dit-il, ma bien-aimée, qu'on qu'infidèle, mais pénitente : sors des trous des rochers, sors des cavernes profondes. Viens du Liban, mon épouse, viens du sommet des montagnes et du creux des précipices ; sors des tanières des lions, des retraites des bêtes ravissantes<sup>1</sup>. » Ses douleurs, ses regrets et ses désespoirs sont des bêtes farouches qui la déchirent.

Quels exemples nous proposez-vous [me dirait-on peut-être] ! Voulez-vous désertier le monde ? Il ne faut plus espérer de pareils effets de la pénitence en nos jours. Saint Jean-Baptiste en personne pourrait prêcher encore une fois ; il ne nous persuaderait pas de quitter le monde pour aller pleurer nos péchés dans quelque coin inconnu, dans quelque vallée déserte. Notre salut ne nous est pas assez cher, nous ne mettons pas notre âme à un si haut prix ; elle ne nous est pas assez précieuse, quoiqu'elle ait coûté le même sang. Je veux bien le dire, es saintes extrémités ne nous sont pas précisément commandées, ni peut-être absolument nécessaires ; mais du moins, ne nous livrons pas tout à fait au monde, ayons des temps de retraite : ni à ses divertissements, un cœur contrit, un cœur affligé n'est plus sensible à ces vaines joies. N'exposez pas au monde l'esprit de la grâce : ne vous répandez pas si fort au dehors. Faites entrer le bon grain dans la terre ; c'est pour l'avoir négligé et pour l'avoir laissé trop à l'abandon qu'il n'a pu prendre racine ; les passants l'ont foulé aux pieds, les oiseaux du ciel l'ont mangé, ou les soins du monde l'ont étouffé : votre moisson est ravagée par avance dans le temps même de la culture et du labourage. Si votre pénitence n'est pas gémissante, qu'elle soit du moins sérieuse, du moins qu'elle ne soit pas emportée. Tout le monde ne peut pas gémir, ni répandre des pleurs effectifs ; la douleur peut subsister sans toutes ces marques : mais le cœur doit être brisé au dedans. Mais du moins faut-il tenir pour certain que ces emportements de joie sensuelle sont incompatibles avec cette sainte tristesse de la pénitence, [puisqu'elle exige qu'on sache se priver] même des choses permises : *etiam a li-*

*citis*<sup>1</sup>. [Une âme sincèrement touchée] médite contre soi-même des choses extrêmes. Soyons donc attentifs à notre salut : « L'attention de l'esprit se fait à soi-même une solitude : » *Sibi ipsa mentis intentio solitudinem gignit*, dit saint Augustin<sup>2</sup>. Faisons-nous une solitude par notre attention, par notre recueillement. Nous voilà dans le désert, où la voix de saint Jean-Baptiste nous a conduits : déjà nous y avons appris à pleurer nos crimes ; faut-il quelque autre préparation pour ouvrir la voie à Dieu et le faire entrer dans notre âme ? C'est ce que [nous verrons dans] la seconde partie.

#### DEUXIÈME POINT.

N'en doutez pas, mes frères, que la pénitence ne demande de plus intimes préparations que celles que j'ai déjà rapportées : la retraite et la solitude éloignent le mal plutôt qu'elles n'avancent le bien. Les regrets, dont j'ai tant parlé, seraient suffisants, pourvu qu'ils fussent sincèrement dans le fond du cœur : mais comme nous sommes instruits qu'il y a de fausses douleurs et de fausses componctions, c'est ce qui nous oblige à nous éprouver, et c'est ce que j'appelle préparer les voies avec attention et exactitude.

[Toutes les conditions de cette épreuve, pour qu'elle soit solide, sont représentées dans ces paroles d'Isaïe :] *Lavamini, mundi estote ; auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis ; quiescite agere perverse ; discite benefacere ; querite judicium ; subvenite oppresso ; judicate pupillo ; defendite viduam ; et venite, et arguite me, dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix alba erunt ; et si fuerint rubra ut vermiculus, sicut lana alba erunt*<sup>3</sup> : « Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées ; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien ; recherchez ce qui est juste ; assistez l'opprimé ; faites justice à l'orphelin ; défendez la veuve ; et après cela venez, et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus blanche. »

Un sage médecin attend à donner certains grands remèdes, quand il voit que la nature reprend le dessus : ici quand la grâce le reprend, quand elle commence à gagner un cœur, à dompter et à assujettir la nature.

Vous n'avez pas gardé pour Dieu votre force,

<sup>1</sup> S. Gregor. Magn. lib. v, in cap. iv Job. t. 1, col. 146.

<sup>2</sup> De div. quest. ad. Simplic. lib. II, t. VI, col. 118.

<sup>3</sup> Is. I, 16, 17.

<sup>1</sup> Cant. II, 14 ; IV, 8.